



Actéon
de Renaud
Herbin

“pour fabriquer et manipuler
une marionnette à fil, il faut créer
les conditions de son autonomie”

Les Giboulées fêtent leurs 40 ans. Le festival a-t-il beaucoup évolué depuis sa création ?
Renaud Herbin – Le festival est très lié au projet du TJP (*Centre dramatique national d'Alsace Strasbourg, anciennement Théâtre Jeune Public – ndlr*), dont nous avons fêté les 40 ans il y a deux ans. La première édition date de 1976. Une institution désormais, dont le premier directeur, André Pomarat, a eu l'intuition après s'être consacré au théâtre classique et avoir arpenté le territoire pendant vingt ans avec la compagnie du TNS (*Théâtre national de Strasbourg – ndlr*). Il a inventé un projet dédié aux formes non conventionnelles. Il s'agissait, dans les années 70, des arts de la marionnette, du clown, du mime, du conte et des arts de la rue. Tout ce qui, alors, était mineur. Depuis, la marionnette a fait son chemin, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Elle demeure très présente dans le projet du TJP. Cependant, s'il était important de m'inscrire dans cette continuité historique et esthétique, n'assigner le lieu et le festival qu'à une seule discipline me semblait improductif.

C'est pourquoi vous avez ouvert le projet du TJP au corps, à l'objet et à l'image ?

Aujourd'hui, les artistes travaillent dans la porosité, le croisement, le pluridisciplinaire. L'art s'invente dans cette fragmentation, dans l'art du montage et du démontage, de l'assemblage au service du sens et de l'écriture. Le nouveau projet du TJP et des Giboulées consiste à qualifier les pratiques qui utilisent l'objet, la matière et la marionnette en créant une esthétique et une éthique de la relation. Quand un plasticien, un marionnettiste, un comédien ou un danseur travaille avec la matière, il se met en position d'écoute et négocie sa présence avec celle de l'autre, la matière. Ce sont des pratiques qui mettent en relation mon être vivant, charnel et durable avec de la matière a priori inerte, immortelle, recyclable...

Comme dans le spectacle *Freeze!*, de Nick Steur ?
Exactement. Pendant le temps de sa performance, il empile des cailloux ! Mais ce qui se passe est incroyable. Il parvient, comme un chaman, à concentrer notre attention sur la notion d'équilibre et il fait exister la matière minérale, multimillénaire, dans un jeu d'instabilité. Cette expérience est puissante quand elle rencontre notre fragilité et notre échelle du temps réduite de simples humains...

Cette magie de la relation entre la matière et le vivant est une ligne directrice forte du festival ?

J'aime reconnaître cette qualité de la relation à la matière, cette dialectique entre le vivant et l'inerte, entre le corps et l'objet. Avec ce qui fait image et la

manière dont les images nous habitent. Dans “corps-objet-image”, ce sont les tirets qui m'intéressent car les artistes invités travaillent en creux, ils travaillent l'air de rien. C'est un décentrement du regard et de la présence que nous souhaitons donner à voir.

Quelle est la place de l'écrit, de la littérature ?

Pour certains artistes, il n'est pas indispensable de parler mais il n'y a pas de règle. Les artistes choisissent les médiums auxquels ils sont sensibles comme Jarg Pataki qui monte *Je te regarde*, le magnifique texte d'Alexandra Badea. Un festival comme celui-ci, en biennale, offre une concentration de dix créations et soixante-quinze représentations. Il permet l'émulation, la découverte de formes atypiques et non référencées.

Vous-même présentez deux spectacles dans le festival : *Actéon*, qui est une reprise, et *Milieu*, une création...

Ce nouveau projet, *Milieu*, est à la croisée de plusieurs désirs. La technique de marionnette à fil que j'utilise date des années 70 et vient du théâtre de Bucarest en Roumanie. J'ai souhaité me la réapproprier, la réactualiser au service d'une écriture d'aujourd'hui. J'ai été aussi très influencé par *Le Dépeupleur* de Samuel Beckett. Des gens enfermés dans un cylindre cherchent en vain la sortie à l'aide d'échelles. La mécanique de l'écriture est passionnante. Je ne monte pas le texte, il y a deux cents personnages, ce n'est pas l'enjeu, mais j'aime cette relation entre l'espace clos et les corps. Ils fantasment une sortie, une échappatoire, un ailleurs. Ils sont suspendus à cet horizon imaginaire. Comme dans *En attendant Godot*, ils sont immédiatement plongés dans un drame métaphysique, sans détour, sans fioriture et sans progression. La marionnette que je cherche à construire est dans ce rapport-là. Il y a des fils qui nous séparent, qui nous relient et créent une relation singulière de poids et de distance verticale. Pour fabriquer et manipuler une marionnette à fil, il faut créer les conditions de son autonomie. Même si cela demande une technicité redoutable, manipuler une marionnette à fil c'est aussi apprendre à ne plus rien faire, à la laisser faire ce qu'elle doit faire... Et elle m'échappe continuellement !

Et elle s'en sort ?

Si elle s'en sort, c'est qu'elle l'aura choisi.
propos recueillis par Hervé Pons

Milieu les 11,12,18 et 19 mars au TJP grande scène
Actéon le 18 mars à l'Espace K
Productions TJP

“faire exister la matière”

Préparer cette édition des Giboulées était l'occasion pour son directeur **Renaud Herbin** de déjouer la gravité, en convoquant de grandes figures de la relation corps-objet-image tels Josef Nadj, Aurélien Bory ou encore Gisèle Vienne.